



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N° 25

Robe de Joconas, Fichu pèlerine Brodé, Capote de gros de Naples.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

EH quoi! par cette chaleur épouvantable, croyez-vous qu'il nous reste la force de penser à varier une forme de robe?... C'est tout au plus si nous avons le courage de passer une simple blouse, de jeter sur nos épaules un joli *canezout*, et d'entourer nos tailles d'une ceinture à la *Léonie*; et vous voulez que je vous parle de modes! que je vous charge



de quelques nouveautés pour les jolies dames qui vous attendent, et vous accueillent, dites-vous, avec plus ou moins de bienveillance, d'après la composition de votre pacotille ! Mon jeune ami, j'en suis très-fâchée pour vous ; mais réellement cette fois-ci je ne puis vous donner aucune instruction analogue à votre profession ; vous le voyez, ma toilette n'offre rien qui puisse satisfaire les désirs curieux de vos belles protectrices.... Le *Petit Courrier* allait se retirer presque les larmes aux yeux, lorsqu'il entendit une voix argentine lui crier : Attendez, attendez donc, j'oubliais de vous montrer un chapeau délicieux, une capotte en gros de Naples blanc, dont la gracieuse simplicité doit enchanter toutes les femmes qui se piquent de se connaître en modes de bon ton... Vous pourriez leur dire encore que ce chapeau, qui me sied à ravir, n'est-il pas vrai ? a été imité sur un modèle charmant sortant d'un magasin de modes des plus renommés. Le petit messenger témoigna sa reconnaissance à la jolie Parisienne, non sans lui exprimer d'abord son admiration pour cette divine capotte, qui lui allait à merveille ; la jeune femme, voulant à son tour prouver sa gratitude pour les éloges que lui adressait le petit flatteur, l'instruisit de quelques nouvelles qui ne seront pas sans importance pour les abonnées. Par exemple, il n'est bruit que de l'ouverture du magasin de la *belle Anglaise*, rue de la Paix, n° 20. Là, tout ce que l'art de la broderie peut inspirer pour composer des toilettes en lingeries, telles que robes en mousseline, canezonts d'une forme élégante et nouvelle, petits bonnets d'une coupe extraordinaire, et surtout de ces écharpes dont la mode est devenue générale, et qui se trouvent à la *belle Anglaise*, tantôt en tulle brodé et ornées de quatre colets carrés, tantôt en grandes pointes de mousseline garnies d'une ruche à la *neige*, etc., etc.

Nous parlerons encore du *Cordon vert*, rue Richelieu, n° 90, où chaque jour on voit paraître une nouvelle disposition dans l'arrangement de ces beaux rubans qui composent aujourd'hui les ceintures pélerines, et qui font cette année-ci partie essentielle des toilettes d'été ; après les pélerines en rubans à la *Mexicaine*, dont nous avons offert le modèle dans notre Numéro du 25, nous devons citer une forme de ceinture encore plus originale et non moins gracieuse. Ces ceintures, dites à l'*Incas*, paraîtront incessamment dans notre Journal.

Après avoir annoncé aux dames tous les jolis colifichets du jour, elles nous sauront gré peut-être de leur indiquer une nouvelle découverte qui peut préserver quelques parties de leur parure des impressions de l'air ou des attaques de ces insectes qui sont si dangereux à la conservation des tissus, cachemires, velours, fourrures, etc. Nous voulons leur parler de *papier Aérofuge*, propre à garantir du contact et de l'humidité de l'air tous les objets qui en sont enveloppés, particulièrement les mousselines, blondes, dentelles, qu'il empêche de roussir. Par sa préparation, les étoffes en laine ne peuvent être atteintes de la mite et des vers. De longues épreuves ont fait juger de sa précieuse utilité, et en assurent le succès. Ce papier se trouve chez M. CABASSON, marchand papetier, rue Montmartre, N° 142, à côté du marché St-Joseph. Il se vend 50 cent. la feuille ou 40 cent. en en prenant au moins une demi-main.

LE TRÉSOR,

CONTE POPULAIRE, IMITÉ DE L'ALLEMAND.

Extrait d'un recueil intitulé *Chroniques et Légendes allemandes*, dont la traduction paraîtra en janvier 1825.

Il faisait nuit depuis long-tems ; les boutiques, les portes se fermaient, les lumières s'éteignaient l'une après l'autre, onze heures venaient de sonner à la tour de la paroisse, et George et Marie étaient encore assis sur le petit banc de pierre, devant la maison de maître Bernhard, le boulanger, leur oncle. Les sons lugubres de l'horloge, en marquant l'heure de la séparation, faisaient battre le cœur des deux amans. George soupirait, et Marie disait tristement, mais avec courage : Allons, George ! il faut nous séparer. Penses quelquefois à la pauvre Marie, donnez lui souvent de tes nouvelles, afin qu'elle puisse au moins se réjouir de ce qui pourra t'arriver d'heureux. . . .

— Non, s'écria George en embrassant la taille de la jeune fille, non, je ne puis vivre sans toi ; quel bonheur puis-je espérer dans le monde si je suis séparé de toi, Marie ! Ah ! si notre oncle le voulait, je ne partirais pas ; il trouverait en moi un compagnon aussi fidèle que courageux ; je ne lui de-

manderai aucun salaire; qu'ai-je besoin de plus que de te voir, t'aimer, te posséder, Marie!

— Tu parles ainsi, mon pauvre ami, parce que tu as toujours vécu seul; mais dans un ménage, c'est tout autre chose; les soins arrivent, les besoins se multiplient, et l'on se sent à la fois pauvre et malheureux; c'est pourquoi il faut partir, George; il faut amasser un peu d'argent, et acquérir un état qui puisse nous nourrir tous deux.

George ne se rendait point à des réflexions si sages; il voulait prouver à Marie que les peines d'amour étaient plus difficiles à supporter que les soins de l'existence, et les adieux se prolongeaient, malgré l'heure avancée et les avertissemens du garde de nuit, qui avait déjà passé deux fois dans la rue. L'oncle Bernhard sortit enfin de la maison. Aurez-vous bientôt fini vos lamentations! dit-il aux deux amans avec un peu de colère; je vous ai donné assez de tems pour vous dire adieu; il faut que ce garçon parte au point du jour, et toi, Marie, tu oublies que tu dois te lever de grand matin; nous avons une commande pour la noce du bourguemestre, c'est une occasion qu'il ne faut pas négliger. — Accordez-nous encore un petit quart-d'heure, mon bon oncle, dit la tendre Marie en le caressant. George part pour si long-tems! Dieu sait si nous nous reverrons jamais! je vous promets que le four sera allumé demain avant que vous soyez éveillé; car je ne me coucherai point; comment pourrais-je dormir? — Maître Bernhard s'attendrit. Si j'étais plus riche, mes enfans, dit-il, je vous épargnerais le chagrin d'une séparation; mais vous savez vous-mêmes que je suis obligé de me priver de tout pour rétablir ma petite fortune ruinée par la guerre. Allons, prenez courage; il n'y a que le premier moment qui coûte, et, ce premier moment passé, vous ne penserez plus à votre chagrin. — Ah! mon oncle, interrompit Marie, il est bien aisé de parler ainsi quand le malheur ne nous atteint pas nous-mêmes. Vous souvient-il du chagrin que vous eûtes il y a deux ans, lorsqu'à la venue des ennemis, vous fûtes sur le point d'être forcé d'abandonner votre maison, et tout ce que vous possédiez? Hélas! qu'est-ce qu'une maison et tous les biens de la terre auprès d'un ami que nous aimons tendrement?... Accordez-nous donc encore un petit moment, couchez-vous, et comptez sur moi pour demain. Le vieux Bernhard se retira

en déplorant la folie des jeunes gens, et minuit avait sonné avant que les amans se fussent séparés.

Enfin Marie prononça l'arrêt, donna le dernier baiser, répéta d'une voix étouffée le mot *adieu*, et rentra sans bruit dans sa petite chambre, où elle put enfin se livrer sans contrainte à toute sa douleur. Le sommeil fuit ses yeux gonflés par les pleurs, elle rassemble autour d'elle tous les petits présens qu'elle a reçus de l'ami qu'elle vient de quitter, peut-être pour jamais; elle les étale sur son lit; à la faible clarté de la lune, elle les examine avec un douloureux plaisir; chacun lui rappelle un souvenir, et, perdue dans ses doux songes, elle s'endort de fatigue et d'épuisement. Tout à coup elle s'éveille, et s'épouvante d'avoir passé l'heure où elle doit vaquer à ses travaux; car la forge du maréchal, vis-à-vis la maison, est allumée, et les ouvriers sont déjà dans la boutique. Elle se hâte de descendre à la cuisine; elle apprête le bois sur l'âtre pour faire chauffer l'eau; saisit la pierre et l'acier, frappe, les étincelles jaillissent, mais sa précipitation dérange l'amadou, le feu s'éteint à plusieurs reprises. Marie jette le briquet avec impatience, prend un réchaud, et se hasarde à aller demander des charbons tout allumés au voisin matinal; elle traverse la rue déserte encore, et entre dans la boutique; les soufflets sont en mouvement, les forgerons autour de l'enclume lèvent leurs lourds marteaux, et font jaillir du fer embrasé des milliers d'étincelles; Marie demande timidement la permission de prendre quelques charbons, se hâte de remplir son réchaud, et s'enfuit, un peu piquée de la grossièreté des maréchaux, qui n'ont pas seulement répondu à son bonjour amical. Arrivée dans la cuisine, elle vide les charbons sur le foyer; mais, à son grand étonnement, ils sont noirs et éteints.... Marie se voit obligée de retourner en chercher d'autres; les compagnons, sans faire attention à elle, continuent à forger; elle remplit son réchaud de charbons enflammés, et se sauve encore plus vite que la première fois. Mais à peine les a-t-elle renversés sur l'âtre qu'ils s'éteignent subitement, et aucun souffle n'en peut ranimer une étincelle. Après plus d'une vaine tentative, Marie se décide à retourner à la forge; elle entre dans la boutique, et, tout en s'excusant de revenir si souvent, elle remplit son réchaud pour la troisième fois, et s'apprête à sortir, lorsque l'un des

compagnons , interrompant son travail , se tourne vers elle , et lui dit d'une voix sépulcrale : — Garde-toi de reparaître ici , ou le malheur t'attend !... A ces mots , Marie épouvantée lève la tête , et le faible cri que lui arrache l'angoisse meurt sur ses lèvres tremblantes. Ce n'étaient point des vivans qui travaillaient autour de l'enclume , mais trois spectres horribles ! Les flammes bleuâtres de la forge jetaient sur eux d'affreuses lueurs , les lambeaux du linceul qui faisait leur unique vêtement s'agitaient au mouvement régulier de leur bras desséchés ; leurs mains décharnées soulevaient les pesans marteaux , et tous trois debout achevaient leur œuvre nocturne et mystérieuse.

Tout à coup ils quittent leur travail , et , fixant sur la jeune fille , demi-morte de frayeur , leurs orbites creux , jadis animés par des feux humains , ils paraissent prêts à s'emparer d'elle. L'horreur de ce moment lui rendit son courage , la peur lui donne des ailes , elle fuit ce lieu redoutable , elle franchit la rue comme un trait , se précipite dans sa maison ; mais à peine est-elle dans la cuisine , que ses forces l'abandonnent ; elle tombe privée de sentiment sur le plancher....

(*La suite à un autre Numéro.*)

VARIÉTÉS.

Un ouragan épouvantable s'est élevé dimanche au soir à Marseille , et a failli coûter la vie à beaucoup d'individus. Plusieurs bateaux de promenade se sont échoués sur la côte ; mais l'intérêt public s'est plus particulièrement porté sur la situation critique du brick américain l'*Argus* , capitaine Cristoval Gillpatrick , venant de Philadelphie , qui était mouillé près les Vieilles Infirmeries. Ce navire , portant une riche cargaison , était menacé d'un naufrage inévitable , et son équipage , d'une mort certaine. Heureusement qu'il est encore des hommes courageux , auxquels l'amour de l'humanité fait braver tous les dangers. Des Catalans (1) , guidés par un sentiment

(1) Habitans d'une petite colonie de pêcheurs établie depuis longtemps aux portes de la ville de Marseille et sur les bords de la mer. Ils tirent leur origine de la Catalogne , et en parlent la langue.

qu'on ne saurait trop louer, malgré les horreurs d'une mer en furie, les cris et le désespoir de leurs familles, après s'être dépouillés de leurs vêtemens, se sont précipités dans un de leurs bateaux, qu'ils ont dirigé vers le navire américain; ils l'ont approché autant qu'il a dépendu d'eux, au moment où le capitaine, la hache levée, allait couper le câble qui empêchait l'échouement; ne pouvant accoster le navire, ils ont été assez heureux pour pouvoir faire parvenir une forte corde à l'équipage. Le capitaine en second a donné l'exemple; il s'est précipité à la mer, et est parvenu à aborder le bateau catalan; il a été successivement suivi des autres matelots; le capitaine Gillpatrick a été le dernier à quitter l'*Argus*, après avoir levé les bras vers le ciel, en signe de douleur et en même tems de reconnaissance. Une foule immense de spectateurs couvrait les rochers avoisinans, et prenait part à ce miraculeux sauvetage; parmi eux on apercevait MM. Rabaud et Clapier, le premier, consignataire du navire, et le second, consignataire de la cargaison, qui ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour encourager les marins et les hommes qui coopéraient au salut du navire en danger. On a remarqué surtout M. Oxnard, consul des Etats-Unis, déjà connu par son grand caractère; ce respectable Américain, placé sur un rocher et frappé par les vagues en furie, alimentait la constance de l'équipage; nul doute qu'on ne lui doive le salut du navire, car c'est lui qui a retenu par ses conseils le bras du capitaine, au moment où il allait porter le coup de hache sur le câble. Enfin tout le monde a été sauvé, et, le vent s'étant calmé dans la nuit du lundi, l'*Argus* est entré dans notre port sans autre avarie majeure que la perte de sa mâture.

Les noms des généreux Catalans qui se sont dévoués dans cette circonstance, nous parviendront sans doute; nous nous empresserons de les livrer à la reconnaissance de tous les amis de l'humanité.

(Extrait du Journal de la Méditerranée.)

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Ce théâtre, qui, par son origine, son titre et le genre d'ouvrages qu'il est appelé à jouer, devrait marcher de succès en succès, semble au contraire toucher à sa décadence. Un pas de plus, et le public, qui

commencé à s'en éloigner, pourrait bien l'abandonner tout-à-fait. L'entêtement des actionnaires en est l'unique cause, et quelques mots serviront à le prouver. Lorsque M. Bérard fut appelé à le diriger, l'opinion publique était absolument contre ce théâtre. A peine convalescent, et souffrant encore des suites d'une affaire malheureuse, dont le résultat a prouvé que la justice n'est pas toujours pour le bon droit, le nouveau directeur déploya un zèle si grand, une activité si prodigieuse, que la foule revint peupler le petit temple de Momus, et seconder les bonnes intentions de M. Bérard. Les actionnaires alors portaient le directeur aux nues, et vantaient à tout le monde ses talens administratifs. On était d'accord, mais on se brouilla. Les actionnaires voulaient que M. Bérard fit de l'argent, et ils lui en refusèrent les moyens. Ils restreignirent son pouvoir petit à petit, le chicanèrent surtout, et finirent par le dégoûter tellement qu'indigné de leur ingratitude, il leur a abandonné ses droits, et les laisse gérer à leur guise. Aussi depuis cette époque tout va de mal en pis, et, si l'autorité n'y apporte un prompt remède, qu si les actionnaires ne reviennent pas à de meilleures idées, le Vaudeville va tomber encore plus bas qu'il n'était avant l'administration de M. Bérard. Ce n'est pas cependant toujours la faute des pièces nouvelles, et dans un meilleur tems, *les Visites en prison* auraient réuni une nombreuse compagnie. L'intrigue de cette pièce est légère, mais elle étincelle de mots spirituels et de jolis couplets. On a reconnu facilement la touche des auteurs *des Frères de lait*, que le Gymnase a abandonnés, on ne sait trop pourquoi. Les acteurs ont joué avec un ensemble parfait, et Mlle Clara, qu'une indisposition, heureusement fort légère, avait éloignée de la scène pendant quelques jours, déploie dans le rôle d'Amélie la grâce et le talent qui la distinguent. Avec quelques jolies pièces et des acteurs tels que Fédé, Guillemin, Fontenay, Joly, etc., Mmes Clara, Pauline, Jenny, Minette, etc., on pourrait encore prouver au public l'existence du Vaudeville; mais, pour que les auteurs travaillent, il faut qu'ils aient affaire à quelqu'un qui les comprenne. M. Bérard a déjà tant fait, et peut si bien faire encore! Allons, MM. les actionnaires, donnez lui le pouvoir, laissez-le gérer, comme gère son antagoniste, M. Poirson; vous aurez des dividendes alors, et tout ira bien; mais si vous voulez conduire la barque vous-mêmes, vous éloignerez tout le monde, tout ira mal, et vous serez obligés, comme vous l'êtes en ce moment, de donner de l'argent à votre caissier, pour payer les dépenses. Oseriez-vous encore balancer?.....

T.....

A ce Numéro est jointe la Planche 236.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, No 46, au Marais.